

cinéma
PAUL DESMARETS
 place du Barlet – Douai
 répondeur : 03 27 99 66 69
 www.hippodromedouai.com
 hippodrome
 douai scène nationale

NULLE PART TERRE PROMISE

Emmanuel Finkiel

Né le 30 octobre 1961 à Boulogne-Billancourt, Hauts-de-Seine.

Emmanuel Finkiel commence sa carrière en 1979, comme assistant-réalisateur.

Un emploi qui lui permettra d'apprendre auprès des plus grands : il travaillera ainsi avec Jean-Luc Godard (*Nouvelle Vague* en 1989), Krzysztof Kieslowski (*Trois couleurs - Bleu, Blanc, Rouge* en 1993 et 1994), ou Bertrand Tavernier (*L'Appât* en 1995).

En 1995, il passe lui-même derrière la caméra et réalise *Madame Jacques sur la Croisette*, court-métrage autour d'un des sujets récurrents de son œuvre, la shoah. Primé dans de nombreux festivals, il obtient notamment le César du meilleur court-métrage en 1997 et le prix de la qualité CNC. En 1999, il réalise son premier long, *Voyages*, également récompensé : il obtient le César du premier film et du meilleur montage 2000.

Après plusieurs courts-métrages, il réalise, en 2001, son second long-métrage, *Casting*, en reprenant les bandes des auditions de ses deux précédents travaux.

Parallèlement à sa carrière derrière la caméra, Emmanuel Finkiel est occasionnellement acteur : on peut ainsi le voir dans *Le Pont des arts* d'Eugène Green en 2004 ou dans *De battre, mon cœur s'est arrêté* de Jacques Audiard en 2005.

En 2009, il revient à ses premières amours en réalisant un troisième long-métrage,

Nulle part terre promise.

2008 (sortie France : 1^{er} avril 2009) - France - couleur - 1h34

d'**Emmanuel Finkiel** (réalisation et scénario)

image : **Nicolas Guicheteau** et **Hans Meier** - montage : **Saskia Berthod** et **Anne Weil** - première assistante réalisatrice : **Elsa Amiel** - son : **Pascal Armant** et **Emmanuel Croset** - production : **Les Films du Poisson** - producteurs : **Yael Fogiel** et **Laetitia Gonzalez** - distributeur : **Sophie Dulac Distribution**.

avec : **Elsa Amiel**, **Nicolas Wanczycki**, **Haci Aslan**, **Haci Yusuf Aslan**, **Abdurrahim Apak**, **Joanna Grudzinska**.

PRIX JEAN VIGO 2008

COURT MÉTRAGE : **ARK**

2007 — Pologne — couleur — 8 mn - VO

film d'animation de **Grzegorz Jonkajtys** (réalisation et scénario) - animation : **Tracy Irwin**, **Lukasz Muszynski**, **Grzegorz Kukus**, **Grzegorz Jonkajtys** - musique : **Adam Skorupa**, **Pawel Blaszcak** - production : **Marcin Kobylecki**

Face à la contagion par un virus mortel de leurs villes et de leurs habitations, les survivants de l'humanité prennent la fuite par les océans en direction de régions désertes. Occupant d'immenses pétroliers, ils partent à la recherche d'une terre épargnée par ce fléau. Leur chef, un être obsédé par le désir de sauver la population restante, rassemble les meilleurs hommes sur les ponts des navires. Malheureusement, ayant été contaminé par le virus fatal, il est inconscient de sa vraie nature. Ils sont en route pour un long périple désespéré vers l'inconnu... Leur but : Une terre nouvelle...C

Tomek Baginski, réalisateur de *Fallen Art* déclarait « qu'avec l'arrivée brutale du libéralisme la vieille école d'animation polonaise s'est éteinte... ». *Ark*, comme *Fallen Art* est un film pessimiste, un film noir avec une double fin qui ne rachète pas la précédente. Et pourtant, ces films se distinguent par leur lucidité, leur cri d'alarme. Outre le contenu, ces films sont aussi remarquables par leurs parfaite technique d'animation, leur création musicale et leur sens du récit absurde. **R.A.D.I.**

Voyages (César et prix Louis-Delluc du premier film, en 1999) reposait sur trois destins apparemment disparates mais qui, secrètement, se complétaient pour imposer une vision du monde. Le nouveau film d'Emmanuel Finkiel - il pourrait s'intituler *Voyages*, lui aussi - reprend le puzzle. En l'élargissant. En l'amplifiant. Sous les cris de colère d'ouvriers du nord de la France, un cadre aux yeux doux surveille le chargement de machines : direction la Hongrie où l'usine a été délocalisée. Le cadre s'y rend, le temps d'ouvrir le nouveau chantier et de régler quelques problèmes financiers, les inévitables pots-de-vin à la frontière, par exemple. Frontière que traversent, mais dans l'autre sens, des sans-papiers kurdes, dont un père et son fils. Ils sont, comme les héros de *Welcome*, de Philippe Lioret, en route vers Calais, avec l'espoir de gagner l'Angleterre. Bien sûr, leur passeur les abandonne dans un camion dont ils émergent difficilement, livrés à eux-mêmes dans un pays étranger et hostile. Et puis, une étudiante qui parcourt l'Europe, en quête de visages. Visages de pauvres qu'elle trouve beaux, qu'elle saisit, qu'elle emprisonne dans son Caméscope. Démarche naïve, dérisoire, absurde : rendre émouvante la misère, est-ce que ça sert à quelque chose, sinon à se justifier à ses propres yeux ? Il suffira d'un geste malveillant, dans une gare, pour que ces images, généreuses et maladroites - des images sans vraie morale, en fait -, s'évanouissent, se perdent dans l'oubli. Elles ne signifiaient rien. Elles n'existent plus... Alors que celles d'Emmanuel Finkiel - c'est leur force - sont imprégnées de morale, qui est, chacun le sait, le double inversé du moralisme. Dénuées d'emphase, de surenchère émotionnelle, de psychologie de bazar. Jamais, en fait, le cadre, le père et le fils kurdes et l'étudiante ne se rencontreront, ou alors juste le temps d'un regard. Mais de leurs trois périodes sans lien, filmés presque comme un documentaire, naît une fiction étrange, souterraine, d'autant plus troublante que sans cesse retardée et toujours inaboutie.

Finkiel ne raconte pas, il éprouve et fait éprouver. Les sensations, chez lui, prévalent sur les sentiments : silhouettes qui, sans cesse, se côtoient sans se voir, villes uniformes, presque interchangeable. Comme *Fatih Akin* (*De l'autre côté*), mais à sa manière (nettement moins romanesque), il donne des nouvelles du monde. Pas très réjouissantes, d'accord, mais essentielles. Un monde où dominant, précisément, des images frelatées. Un monde de solitudes accumulées : comme les personnages ne peuvent jamais établir de contact avec l'autre, les dialogues du film sont rares. Ce sont les bruits qui l'emportent, qui masquent tous les non-dits, tous les silences... D'où l'importance de la bande-son : paroles éparées, chocs sourds, sirènes stridentes, zappings télé insipides deviennent le cinquième personnage du film. Le plus vivant de tous, en un sens, et le plus inquiétant, puisque ayant le dernier mot.

Chez Finkiel, tout se côtoie et se complète. Chaque scène, apparemment disparate, finit par trouver sa cohérence. Et chaque fragment importe : si la chanson du générique de fin, par exemple, provoque une intense mélancolie (*Sombre Dimanche* est resté célèbre, au demeurant, pour avoir suscité, dans les années 30, des dépressions à la pelle !), celle qu'entonne obstinément un individu de passage est plutôt une source d'espoir. Ne pas baisser la tête, dit-elle. La lever bien haut, au contraire, pour apercevoir l'arc-en-ciel.

Pierre Murat - Télérama - avril 2009

Le film *Nulle part terre promise* commence avec le mouvement d'une jeune femme qui déambule dans une architecture où les images se multiplient, se brouillent. Ensuite ça ne s'arrête plus, mouvement perpétuel, entrelacement de trois récits, chacun en mouvement, le rythme de chaque histoire est donné par le mode de déplacement, train, camion, errance dans la ville ou les zones pré-urbaines...

On suit ceux qui sont en quête d'un monde meilleur et dont ils n'aperçoivent que des fragments du fond d'un semi-remorque. Par la petite ouverture à l'arrière de l'énorme camion qui traverse l'Europe en allant vers l'Ouest, ils regardent l'avion dans le ciel qui transporte d'autres hommes plus libres de circuler à un autre rythme et avec d'autres facilités. On suit aussi d'autres camions qui eux vont de l'Ouest vers l'Est et transportent les machines d'une usine délocalisée en Hongrie sous l'œil ahuri et passif d'un cadre moyen « pas responsable, pas coupable », qui ressemble à nous tous et subit les événements avec un malaise palpable, gluant mais sans l'ombre de révolte. Enfin, on suit l'aller-retour d'une jeune femme, Ouest, Est, Ouest, l'esprit mobilisé par des problèmes sentimentaux dont on ne saura rien, petit souci luxueux dans un environnement qui part à la dérive.

Elle enregistre avec sa petite caméra au fil de son voyage les êtres qu'elle croise. Ces êtres entr'aperçus paraissent habiter des espaces parallèles, quasiment invisibles, ils ne troublent en rien un monde où ça continue à bouger, vendre, acheter, se déplacer, un monde qui se meut dans le bruit et dont la fureur n'explose pas.

L'approche de Finkiel n'est pas sentimentale ni émotive, pas d'identification. Il retranscrit l'effet physique que ce monde a sur nous ; l'environnement sonore violent où le silence n'a plus de place, les traversées de lieux sur urbanisés où la nature n'existe plus que sous forme de terrain vague font jaillir l'absurdité, le non sens monstrueux de cette machine qui tourne et tourne et nous entraîne sans que nous ne soyons jamais des acteurs. La bande son est admirable et à elle seule permet de saisir combien nous sommes écrasés, proches de l'ahurissement... le bruit des machines, des métros, des voitures, des trains... un monde plein, trop plein. J'ai ressenti ce film physiquement, Finkiel réussit par les moyens du cinéma, cadres, sons, à mettre en scène ce chaos contemporain que nous ne parvenons pas à saisir et qui nous échappe emporté par sa perpétuelle transformation, assourdissant et accélérant jusqu'à nous exclure nous donnant ce terrible sentiment de n'avoir pas prise sur ce qui advient. La force de Finkiel est cette capacité de cinéaste de transcrire sa vision mentale en sensations physiques, ce serait la pensée de Virilio mise en cinéma, de la pensée sensible. Il est nécessaire de saisir ce que nous vivons aujourd'hui même si ça ne nous fait pas plaisir ; c'est peut-être le sens de cette dernière image où la jeune femme voit apparaître son reflet dans la vitre du train alors qu'elle assiste à l'aboutissement tragique de ceux qui ont voulu traverser le miroir.

Marie Vermillard - Association du Cinéma Indépendant pour sa Diffusion

Le film de Finkiel pose la question obsédante du devenir de l'homme dans une société qui accepte - sous la contrainte du produire plus pour consommer sans modération - son absence d'humanité. Nous imaginons bien sûr les limites d'un tel monde mais, comme l'un des protagonistes du film, nous sommes tous également les « capos » gentils de la « Grande Organisation ». Nous pourrions bien sûr nous rebeller ou reconsidérer le pouvoir financier et politique mais il faudrait pour cela abandonner en grande partie ce pour quoi on nous a éduqué, oublier une partie de notre histoire.

C'est aussi cette même pensée collective qui aujourd'hui nous autorise à raisonner notre suicide. Nous vivons et entretenons cette idée paradoxale. Tout cela étant toujours si bien dit, si bien fait, que nos revendications apparaissent comme des murmures timides et sans portée. Ce qui fait dire à certains que revendiquer est aujourd'hui un droit bien inutile. Le film a cette « mollesse idéologique » qui fragilise l'édifice artistique proposé. Le cinéaste prend ce risque mais il expose également, sans blâme, notre incapacité à espérer exercer une influence sur les orientations du monde à venir. Tristes tropiques...

Dominique Boccarossa - Association du Cinéma Indépendant pour sa Diffusion

Il y a dix ans, Emmanuel Finkiel avait donné le film le plus émouvant, le plus beau, le plus réussi de toute la production française : *Voyages* était un chef-d'œuvre. Forcément, *Nulle part terre promise* risque de décevoir. En suivant les trajets de trois personnages déracinés qui voyagent dans une Europe chaotique et inhumaine, le réalisateur garde le regard froid. Pas de psychologie (d'où viennent-ils, qui sont-ils ?), pas de pathos. Mais, derrière ces images parfaites, justes, toujours acérées, il y a de bonnes questions : comment tourner sans scénario ? Peut-on raconter une histoire sans employer de techniques théâtrales ? Qu'est-ce que le spectacle du monde ? Peu à peu, cette description géométrique de notre monde devient très intéressante. Là où Godard n'hésite jamais à nous faire la leçon, à jouer au professeur, Finkiel laisse les images parler. La démarche est passionnante, mais la tentative est-elle réussie ? Elle a le mérite de sortir des sentiers battus.

François Forestier - TéléCinéObs

CINEVENEMENTS

LE VERDICT

MARDI 05 MAI À 20H30

de Sydney Lumet

séance Ciné-Droit / Plan- Séquence/Quid Juris

suivie d'un débat avec Tanguy Le Marc'Hadour,

maître de conférences et doyen de la faculté

de droit de Douai